

REGARD sur L'abSTRACTION HÉTÉRODOXE

ENTRETIEN ENTRE PHILIPPE CYROULNIK,
DIRECTEUR DU 19 – CENTRE RÉGIONAL
D'ART CONTEMPORAIN DE MONTBÉLIARD,
ET TOM LAURENT





Au mur de gauche à droite : Laurence Papouin, Bernard Boyer, Irene Banchero, Martine Damas. Au sol : Irene Banchero. La Mals, exposition *Transfrontaliers*, 2010.

Tom Laurent | Philippe Cyrroulnik, quel rôle a pu jouer l'abstraction dans votre parcours et sur le regard que vous posez sur l'art de notre temps ? Vers quelles directions vont vos tropismes en la matière ?

Philippe Cyrroulnik | Plutôt que l'abstraction, ce sont des artistes qui ont joué un rôle dans mon affinité certaine avec l'art abstrait. Parmi ceux qui sont à l'origine de mon parcours, il y a deux peintres, rencontrés en 1973, qui ont été particulièrement importants quant à mon rapport à « l'abstraction ». Le premier, c'est Jean Degottex, dont l'œuvre connaissait à ce moment-là une inflexion qui allait être le point de départ de la part la plus radicale et exigeante de sa création. À savoir les arrachages, la *Suite Média*, les *Plis-Reports*, avec ce parti pris d'une économie de moyens qui l'a placé à la croisée des traditions méditatives et analytiques. Le second est Joël Kermarrec, dont l'œuvre opérait un processus de dissémination, de délitement de la figure dans le champ pictural. La dimension analytique de sa peinture, qui s'attachait à déconstruire l'image et à déjouer les velléités narratives de la représentation, lui a fait côtoyer cet espace de l'abstraction à partir de la question du modèle et du signe. Ces deux artistes ont infléchi mon regard et mon intérêt vers des œuvres qui étaient plutôt sur le versant abstrait mais pas uniquement. Ce qui m'a ensuite amené à privilégier plus fréquemment l'abstraction, c'est que les œuvres qui m'ont le plus convaincu (peintures ou sculptures) se trouvaient sur ce versant plutôt que du côté de la figuration. Je nuancerais cependant ces propos en disant que j'ai aussi été attiré et retenu par certains artistes dont on ne peut dire qu'ils soient franchement abstraits comme Carlos Kusnir, Jean-Louis Delbès, Djamel Tatah ou Sylvie Fajfrowska, Michaële-Andréa Schatt, Florence-Louise Petetin,

Marie Ducaté et Anthony Vérot, Benjamin Swain, Guillaume Mary, Jean-Claude Bohin, ou encore Raphaëlle Paupert-Borne.

Dans le domaine de l'abstraction, j'ai plutôt été porté vers des démarches qui intègrent des éléments hétérodoxes en regard d'une certaine doxa abstraite... Comme un certain sens de l'amalgame et de la forme ambiguë (le Vasarely d'avant le cinétisme ou le biomorphisme d'un Arp) ; un certain usage du réel comme matrice du travail (Kelly) ; l'importance que le pop a eu pour différents aspects de l'abstraction actuelle ou encore l'apport des problématiques processuelles et minimalistes, voire ce qu'ont permis les déconstructions des années 1970 (Viallat, Buraglio, BMPT). J'apprécie l'économie rigoureuse d'un certain rapport à la couleur, quand bien même elle prend en charge la part d'incertitude du geste (Bordarier ou Demozay). Pour ce qui concerne la sculpture, j'accorde une très grande importance à Toni Grand et Pierre Tual. Mais j'ai été stimulé et intéressé par des artistes comme Richard Monnier, Gérard Fabre, Christine O'Loughlin, Anita Molinero, Arnaud Vasseux, Emmanuelle Villard et Jean-Gabriel Coignet. Je pourrais y ajouter le « réaliste » Étienne Bossut avec son art de faire glisser un objet vers l'abstrait. Pour les peintres, je dirais, presque comme un programme fait de contrepoints : Jean-Pierre Bertrand, Bernard Frize, Bernard Piffaretti, mais aussi Noël Dolla, Al Martin, Bernard Guerbadot, Gilgian Gelzer, Camille Saint-Jacques, Bernard Boyer ou Gérard Duchêne, Cécile Bart et Sylvie Fajfrowska, mais encore Robert Janitz, Franck Chalendard et Rémy Hysbergue, ou Alix Le Méléder, Jean Laube et Philippe Compagnon. Chez les plus jeunes, Olivier Filippi, Camila Oliveira Fairclough, Laurence Papouin, Emmanuel Van der Meulen et Guillaume Lebel, entre autres.

Au mur de gauche à droite : François Morellet, Olivier Filippi, Graciela Hasper, Jean-Gabriel Coignet, Leni Hoffmann, Renée Levi.

Au sol : Toni Grand, Jean-Gabriel Coignet.

2007, exposition « Orthodoxes-hétérodoxes : choisir sa ligne », Le 19, CRAC, Montbéliard.

TL | Au sein de certaines de vos dernières expositions au 19, le centre d'art que vous dirigez à Montbéliard, on pouvait noter une volonté de faire résonner, voire de confronter, des travaux opérant dans des dimensions variées de l'abstraction. Ces rapprochements

mettaient parfois également en regard des œuvres figuratives. Est-ce pour vous une manière d'échapper à une forme d'orthodoxie ?

PC | Oui et non. Je pense souvent à « l'usage » qu'un Ellsworth Kelly fit des fenêtres du musée d'Art moderne de la Ville de Paris ou des reflets du soleil sur la Seine ; j'apprécie beaucoup l'art de faire un monochrome avec des objets de Bossut. Je suis étonné par les protocoles de production qui conjuguent aléatoire et expérimentation d'un Richard Monnier ou encore les subtiles transgressions d'un Coignet ou d'une Emmanuelle Villard en regard de l'orthodoxie géométrique. J'aime voir se croiser les gestes d'une Alix Le Méléder et d'un Degottex, l'une pour condenser la couleur en un geste, l'autre pour laisser au matériau le geste de la peinture. Ou encore l'art d'Al Martin : donner une peinture au « temps » avec ses peintures à 365 couches, où c'est en creusant dans ces couches qu'on fait apparaître la peinture. J'aime cet art de quitter le châssis ou de se saisir des objets qu'ont des peintres comme Didier Mencoboni ou Égide Viloux. Ou encore les déplacements et appropriations qu'opèrent

de jeunes artistes comme Fairclough ou Colombe Marcasiano. Mais j'apprécie autant des peintres comme Bordarier, Perrodin et Demozay ou Maurige, qui ne jouent pas l'hétérodoxie pour elle-même sans pour autant être des gardiens du tombeau. J'aimerais qu'on redécouvre la subtilité des travaux d'Hessie, qui reste dans l'ignorance des institutions, malgré le soutien que lui a apporté Daniel Cordier.

J'ai plus des choix qu'une « ligne ». Mon rapport aux œuvres passe par une fréquentation visuelle et un temps de réflexion sans être forcément soumis à une « grille de lecture » univoque. Des artistes et des critiques ou certains galeristes comme Jean Fournier m'ont aidé dans ma relation aux œuvres. Je dois à l'instance de Stéphane Bordarier la rencontre avec Didier Demozay. C'est Bernard Boyer, un peintre entre abstraction et figuration, qui m'a fait découvrir le « figuratif » Djamel Tatah, Éric Suchère, Corinne Chotycki. De même, c'est par Jean Fournier que j'ai connu le travail d'Alix Le Méléder. C'est Yves Michaud – auquel je m'étais opposé, à tort, à propos des peintures de Serge Fauchier – qui m'a fait apprécier Adrienne Farb. C'est dans l'atelier de Toni Grand aux Beaux-Arts de Paris que j'ai rencontré cette artiste exceptionnelle et si peu vue qu'est Silvia Hestnes. Récemment, c'est par le biais d'Alain Coulangue que j'ai rencontré le travail d'Isabelle Ferreira ou pu montrer celui de Miquel Mont. On n'est pas « seul » à découvrir et s'engager. C'est le fruit de rencontres et cela peut prendre du temps.

TL | Vous semble-t-il possible, ou tout simplement judicieux, de dresser des typologies de l'abstraction, ou du moins de ses directions actuelles ? Si oui, lesquelles vous apparaissent comme le plus prégnantes ?

PC | Pour parler brièvement et sans faire de typologie, il y a des artistes qui, à partir de postulats très variés, revendiquent une part de gestualité jusqu'à parfois la ritualiser (Koyo Hara) ou à tout le moins l'inclure dans la constitution du tableau (Isabelle Ferreira). D'autres me semblent avoir une économie qui témoigne de l'intégration de l'expérience du minimalisme ou de l'art conceptuel dans la pratique picturale (Fairclough, Meulen) ou encore d'un jeu sur l'ambiguïté entre forme et objet, forme et figure (Papouin, Filippi ou encore Marcasiano).

TL | Parmi les artistes ayant œuvré dans le sens de l'abstraction par le passé, quel est votre sentiment quant à ceux que regarde le plus la jeune génération travaillant en France aujourd'hui ?



Camila Oliveira Fairclough.

2007, exposition « Orthodoxes-hétérodoxes : choisir sa ligne »,
hôtel de Sponeck à Montbéliard.



De gauche à droite : Nicolas Chardon, Rémi Uchéda, Shirley Kaneda. |
2010, exposition « Transfrontaliers », le 19, CRAC, Montbéliard. |

PC C'est une réponse par la bande que je vais vous faire, pour plusieurs raisons. Récemment, je regardais à la foire Young International Artists le travail de Leïla Brett, jeune artiste, qui par certains aspect relève de l'abstraction. Et en le regardant je pensais aux *Plis-Reports* de Jean Degottex. En ce moment, on fait beaucoup retour sur le cinétisme : des artistes comme Le Parc, qui avaient connu une traversée du désert, redeviennent l'objet d'une attention certaine (depuis quelques années). Ou encore on découvre la dimension « optique » de Duchamp. Mais quant à l'usage qui est fait de leurs œuvres, la subtilité d'un Philippe Decrauzat n'est pas si fréquente. Cela montre au moins qu'il ne faut jamais enterrer trop vite les artistes ou les mouvements, ni réduire une œuvre à un seul aspect. La façon qu'a un artiste comme Franck Chalendard de se réapproprier des expériences historiques, y compris celles dévaluées par la « mode » du moment, pour les réévaluer est peut-être risquée mais témoigne d'une exigence à la hauteur de ses ambitions. Parfois, je trouve assez stimulant de voir quelques jeunes artistes faire écho sur un mode irrévérencieux mais intelligent à des artistes « monuments ».

Ce n'est pas les références les plus convenues du moment qui me semblent convaincantes. Les hommages subtils en « sous-texte » que Camila Oliveira Fairclough fait à des œuvres comme celles de René Daniels ou Blinky Palermo me semblent plus convaincants que certains qui se cantonnent dans des pratiques d'épigones. De même, l'inflexion vers le « ludico-spectaculaire » n'est pas sans produire des pratiques dont les produits risquent de connaître une date de péremption précoce. L'exposition d'Helio Oiticica, artiste brésilienne, qu'avait organisée – dans l'indifférence quasi générale – Catherine David au Jeu de Paume a fait que quelques jeunes artistes ont « découvert » son œuvre (pour ses bolides, ses reliefs ou ses pénétrables par exemple). Cela a montré que la jeune génération a aussi beaucoup à apprendre de ces aventures picturales qui viennent d'autres continents... Je pense en particulier à l'Amérique du Sud et à l'Argentine, que je connais assez bien et dont certains artistes, comme Burgos, Casanova, Dorr, Hasper, Jitrik, Peysajovich, Scafati, Siquier et quelques autres, ont vraiment beaucoup de talent.